

Mustapha Amarouche

LES CHEMINS DU PARADIS

À mon grand père, Hocine Amarouche,
à ses champs et ses arbres, ses chemins et ses ruelles, ses prières
et ses silences, ses mains rugueuses et son regard bleu, ses
poèmes qu'il semait à tout vent et qui se perdaient dans le vaste
silence des collines....

Éditions Convergences ISBN : 9782924871003

... Les chemins du paradis ...

I

Quand, à travers le hublot, Tudert vit la ville de Montréal qui déroulait doucement sa vastitude lumineuse sous le ciel déjà assombri, elle se sentit à la fois fascinée et soulagée. Huit heures et demie de vol au dessus des montagnes et des océans, c'était un voyage éprouvant pour ses nerfs fragiles. Et puis cette peur secrète qu'elle essayait de refouler... Elle savait sa vie à la merci d'un petit incident technique. À chaque crash rapporté par les journaux, elle s'imaginait l'horreur et le désespoir des passagers, impuissants, emportés dans un tourbillon infernal vers la mort violente, inéluctable qui les attendait, en bas, lors de la rencontre cataclysmique de leur prison de métal avec la terre dure ou les abysses océanes. Ces images venaient défiler dans sa tête, à chaque légère turbulence, pendant tout le voyage. Quelle fin horrible ce serait ! C'est dans un avion que l'on sent la petitesse de sa vie entre les mains incertaines du destin.

Tudert chassa ses idées, elle regarda encore la ville si accueillante, avec toutes ces lumières qui scintillaient de leurs promesses. Ces lumières semblaient l'appeler, apporter à son âme, à sa sensibilité

aiguisée, un souffle de bonheur. Ce monde nouveau était à elle désormais, à elle et Bassam, son mari depuis trois ans. Elle se tourna vers lui, appliquant sur son bras une pression affectueuse.

-Nous y sommes, Bassam. Nous sommes au dessus de Montréal. On va se poser dans quelques instants.

Ce voyage était un rêve qu'ils avaient espéré, organisé depuis si longtemps et pour lequel ils avaient investi toutes leurs économies. Le jour où ils avaient vu les visas apposés sur leurs passeports avait été l'un des plus beaux de leur vie. Tudert avait crié de joie en brandissant son document de voyage comme un trophée et esquissé quelques pas de danse. Puis ils avaient quitté leurs emplois, elle comme chef de service des transports dans une administration municipale et lui comme ingénieur en bâtiment dans une entreprise de construction. Ils gagnaient pourtant assez bien leur vie mais ils voulaient tellement quitter l'Algérie où ils sentaient leur existence s'en aller, se perdre dans la morosité et la religiosité rampante. L'islamisme jetait ses tentacules venimeuses sur toutes les libertés encore vivantes et bouchait les horizons de l'espoir. Fuir n'importe où, fuir cette prison obscure qui menaçait de les engloutir était le souci de beaucoup de leurs compatriotes. Tudert et Bassam avaient amassé une belle somme après avoir retiré toutes leurs économies en banque et vendu leur voiture, ils voulaient se donner toutes les chances de réussir leur nouvelle vie au pays de leurs rêves.

Malgré la longueur du voyage et la fatigue qui pesait comme un lourd poids sur ses membres, Tudert observait avec un air de contentement la foule nombreuse qui se présentait aux agents douaniers de l'aéroport Montréal-Trudeau. À ses côtés, Bassam portait un sac sur l'épaule. Tudert souriait.

- À nous notre nouvelle vie ! dit-elle.

Bassam lui jeta un regard attendri.

Ils récupérèrent leurs bagages, plusieurs valises contenant des vêtements, des couvertures. Ils avaient apporté même des ustensiles de cuisine.

Ils reconnurent Asma venue les accueillir dans le hall des arrivées. Elle était tout sourire et leur faisait de grands gestes des deux mains. Asma était une amie de Tudert avec laquelle l'enfance partagée et l'école avaient créé cette sorte de lien solide, fait de tendre complicité et d'amitié indéfectible. Elles étaient du même village de haute Kabylie, Aourir. Les personnes qui ont partagé l'enfance, notamment dans ces bourgs de montagne où chacun naît, grandit et vit sous le regard de l'autre, occupent une place particulière dans les souvenirs réciproques à tel point que chacune sent dans l'autre une partie d'elle-même. Tudert et Asma avaient joué ensemble à la marelle, couru à perdre haleine à travers les ruelles agrestes d'Aourir et les sentiers perdus, cueilli ensemble les premières fleurs de tant de printemps. Et elles avaient partagé les tendres secrets de leurs premiers émois amoureux sous la chape

des interdits. Le départ d'Asma avait été pour Tudert un déchirement qui a mis du temps à se refermer. Tudert s'était sentie tellement triste quand Asma, la veille de son départ, alors que Tudert était venue d'Alger pour la fin de semaine, était venue lui dire au revoir. Tudert avait senti les affres de l'exil comme, ou plus, que la partante. Car ne s'exile pas seulement la personne qui s'en va, mais aussi celle qui la regarde partir.

Asma était au Québec depuis quatre ans avec son mari Salim et leurs deux enfants. Du Québec, elle a grandement encouragé Tudert à faire les longues démarches d'immigration. Elles s'étreignirent dans le brouhaha de la foule.

-Ah! Vous voilà, Dieu soit loué! Quel beau jour! Tu peux deviner comme je suis très contente de vous voir ici. Tu me manquais tellement, Tudert.

Elle fit la bise à Bassam.

-Bienvenue dans votre nouveau pays. Vous verrez, vous ne serez pas déçus.

Asma passa le bras autour des épaules de Tudert.

-C'est vraiment un beau pays. Il y a beaucoup d'opportunités ici. Ma vie a complètement changé depuis que j'ai quitté l'Algérie.

Ils s'engagèrent un à un dans une des portes coulissantes qui menait à l'extérieur. Pendant le laps de temps où la porte se

referma derrière lui alors que celle donnant sur l'extérieur n'était pas encore ouverte, Bassam sentit se réveiller sa claustrophobie. C'était une sorte d'angoisse insurmontable, de gouffre qui s'ouvrait devant lui provoquant les battements précipités de son cœur et cette atroce sensation de perdre son souffle, d'être au bord de l'anéantissement. Puis ils débouchèrent sur le quai et Bassam respira. Le froid était vif, il en sentit les morsures sur son visage glabre.

-Ah, le froid! Oui, c'est une réalité ici, on fait avec, dit Asma. On n'est pas en Afrique du nord, hein? Quatre à cinq mois d'hiver, c'est long, mais je me suis habituée. Vous aussi, ça prendra juste quelques années! Venez, la voiture est juste là-bas, à droite.

À travers la vitre fermée de la voiture, Tudert regardait défiler la ville et ses lumières, la circulation était dense mais fluide. Elle était à la fois heureuse et légèrement angoissée. Elle avait quitté son pays natal auquel la rattachait tous les fils de sa mémoire, que lui réservait cette destination nouvelle? Allait-elle être heureuse? Cette question fut vite dissoute par le bonheur qui déferlait sur elle comme une ivresse.

II

Asma habitait un petit appartement près du métro Saint-Michel. Son mari n'était pas là.

-Salim travaille la nuit, dit Asma, dans un entrepôt. Il est déjà parti car il a presque une heure de route à faire par autobus. D'habitude il prend la voiture, c'est plus rapide.

-Il n'est pas dans l'architecture ici? Il fait quoi dans cet entrepôt? dit Tudert.

Bassam lui pinça discrètement le bras, comme pour lui faire sentir l'inopportunité gênante de la question.

Asma ne répondit pas tout de suite. Une ombre traversa son mince visage qui gardait sa fraîcheur de fille énergique que Tudert avait bien connue.

-Salim n'a pas pu trouver de travail comme architecte, ni rien de proche de ses qualifications. Il a essayé de dégoter un petit emploi dans l'administration, mais il ne maîtrisait pas l'anglais et il lui aurait fallu en outre une formation en administration. Il est resté longtemps sans travailler, a déprimé pendant des mois malgré mon soutien et il a même songé à repartir en Algérie. Il gagne un peu de sous en travaillant dans un entrepôt à mettre des boîtes sur des

palettes. Du travail manuel, du provisoire qui dure quand même depuis deux ans. Bon, mais il ne va pas s'éterniser là-bas, il finira bien par trouver quelque chose de plus intéressant!

Ils mangèrent en discutant du pays, de leurs familles restées là-bas.

-Rien que de ne plus voir ces intégristes avec leurs taches de prières sur le front, c'est le bonheur, dit Bassam. J'en avais vraiment marre de voir ces connards parader partout et vouloir imposer leurs lois archaïques. Sais tu qu'ils ont tenté plusieurs fois de fermer des bars, des discothèques? Tout ce qui vit, qui respire la joie de vivre les horripile.

-Tu sais Bassam, même ici, il y en a, de ces énerguènes, répondit Asma. Mais ils se tiennent tranquilles, pour le moment du moins.

-Ils ne se tiennent tranquilles que parce que le rapport de force n'est pas en leur faveur, ajouta Bassam. Partout où ils le peuvent, les islamistes imposent leurs lois de mort. Je les exècre.

Et Bassam raconta à Asma l'anecdote du voyage dans l'avion. Il avait commandé un verre de vin à l'hôtesse qui distribuait les repas. Celle-ci reçût la commande dans un silence gêné, tandis que son voisin de fauteuil, un barbu qui ne cessait de lire le Coran à chaque turbulence, avait jeté sur Bassam et Tudert un regard noir quand il vit le verre de vin. Il ne cessa de maugréer, furibond, et, comme il y avait encore quelques places vides, il s'empressa de s'éloigner.

-C'est comme s'il avait vu Satan en personne!

Tudert posa sa tête sur le dossier du fauteuil.

-Moi je ne voulais pas que tu commandes du vin en plein vol, mais pas pour les mêmes raisons que ce débile barbu. Tu aurais pu être agressé. Oublions ça, je n'arrive pas à croire que nous sommes ici.

Asma changea de sujet.

-Demain, on fera une promenade. Vous allez voir un peu Montréal, tant que vous avez encore le temps. Parce que bientôt, quand vous allez entamer vos recherches d'emploi et tout le reste, vous allez courir après le temps qui vous filera entre les doigts. Mais il est impossible de découvrir tout Montréal, c'est tellement vaste, tout un monde!

Il régnait un air de liberté nouvelle à travers les rues en cette fin d'automne. Les arbres perdaient leurs feuilles qui jonchaient le sol en le parant d'une palette de couleurs allant du vert au rouge brun. Les oiseaux étaient encore vifs et s'amusaient en courses-poursuites froufrouantes entre les branches des arbres ou dans les bosquets qui bordaient les pelouses des maisons. Les goélands étaient encore là, signalant leur présence par leurs cris rauques et leur vol élégant. Bientôt, ces oiseaux migrants partiront vers les pays du sud. Il faisait déjà froid pour les nouveaux arrivants qui venaient du soleil malgré les tricots en laine et les manteaux ramenés d'Algérie. Tudert et Bassam étaient étonnés de voir que

certaines femmes avaient encore les jambes dénudées, défiant les morsures pré-hivernales du froid.

-Elles ne sentent donc rien? Je tremble de froid à leurs places, dit Tudert.

Asma la regarda et rit.

-Elles se sont acclimatées. Leurs ancêtres européens sont ici depuis des siècles, un peu comme nous autres qui sommes habituées à la chaleur. La neige n'est pas encore là, d'habitude il fait encore plus froid que ça en novembre, mais ces dernières années, ça commence à s'adoucir, on dirait. Même ici on commence à le sentir, le réchauffement climatique.

-Les rues sont longues et rectilignes mais si dépeuplées, dit Tudert. Regarde, Bassam, il n'y a personne sur des centaines de mètres!

- Quand je pense à l'Algérie, les gens se marchent sur les pieds dans les villes. C'est tellement surpeuplé!

Tudert se tourna vers lui.

-C'est surpeuplé juste dans les villes du nord, Bassam, tout le reste est vide. C'est le résultat de l'exode rural. Pendant des décennies, tout a été fait dans les villes. Ce qui a induit un développement inégal entre les villes et les campagnes. Alors les gens sont venus chercher du travail dans les villes, on a construit énormément de

logements au détriment des terres environnantes. Tu n'as qu'à voir comment Alger a phagocyté une bonne partie de la Mitidja!

Tudert n'avait jamais connu le métro auparavant. Elle fut stupéfaite par l'immensité des lieux, la hauteur monumentale de la voûte, les longs escaliers mécaniques, la foule dense, variée, colorée, mais disciplinée. C'était très loin du désordre et de l'agitation auxquels elle était habituée dès qu'elle mettait le pied dehors dans les villes de son pays. À Montréal, une sorte de paix naturelle imprégnait les gens. Elle vit pour la première fois les ethnies qu'elle avait entrevues jusque-là seulement à la télévision : des indiens avec leurs belles chevelures raides d'un noir de jais et leur regard farouche, des juifs hassidim avec leurs papillotes pendantes.

Elle trouvait que les québécoises avaient fière allure. Elle découvrait, stupéfaite, les piercings de la langue.

– Comment font-elles pour manger? se dit-elle.

Par contre, les nez retroussés, parfois joliment rehaussés par des anneaux, mettaient Tudert en admiration. Elle s'attardait parfois à les regarder et elle rencontrait un sourire.

Tudert s'imprégnait de la beauté et de la douceur qui semblaient se diffuser dans la vastitude des rues et jusque dans l'air ambiant. Partout où ils allaient, elle et Bassam étaient enchantés par l'ordre et le calme qui régnaient et qui s'accouplaient parfaitement avec le

dynamisme des habitants.

-À première vue, si je veux décrire ce pays, c'est le mot paix qui me vient à l'esprit, dit-elle à Bassam, une paix dynamique, si je puis dire. C'est si différent de ce que nous avons quitté.

III

Le mois de décembre commençait et l'hiver montrait ses crocs. Le ciel, triste et lourd, étendait sur les êtres et les choses sa grise et froide couverture. L'intérieur des maisons était assombri par le manque de lumière. Dehors, les arbres présentaient leurs squelettes décharnés dont le vent, glacial et cruel, fouettait les branches qui émettaient des craquements plaintifs et sinistres. L'eau gelait en flaques dures et glissantes. Mis à part quelques moineaux qui semblaient braver les températures glaciales, les autres oiseaux et les insectes avaient disparu. Les journées étaient si courtes, et il faisait déjà nuit après quatre heures de l'après midi. Les températures descendaient au dessous de moins dix degrés. Les nouveaux arrivants sentaient durement le froid intense. Asma avait offert une parka à Bassam et un manteau à Tudert ainsi que des souliers d'hiver.

-On ne peut pas passer l'hiver ici avec des vestes et des souliers d'Algérie.

Quelques jours plus tard, Tudert et Bassam s'installèrent dans un petit appartement situé dans une ruelle attenante au boulevard Rosemont, malgré les protestations d'Asma et de son mari qui voulaient les garder plus longtemps.

-Vous n'êtes pas encore prêts, restez chez nous jusqu'à la fin de l'hiver, avait supplié Asma. Il faudra attendre au moins que l'un de vous commence à travailler.

Asma s'était toujours opposée à ce que le couple de nouveaux arrivants participe aux frais de la maison et se montrait fâchée quand l'un d'eux amenait des fruits, des sachets de lait ou autre chose. Elle travaillait comme préposée aux bénéficiaires mais ne gagnait pas suffisamment pour payer toutes les charges. Heureusement, Salim renflouait le budget familial par son salaire, certes maigre, mais qui constituait un appoint indispensable. Le couple recevait aussi les allocations que la province et le fédéral versaient pour les enfants.

-Gardez votre argent, disait-elle à Bassam et Tudert, vous en aurez besoin.

Mais Tudert ne voulait pas abuser de l'hospitalité de son amie. Elle et Bassam se sont rendu compte de la charge qu'ils faisaient peser sur la maisonnée. Ils occupaient le salon car la maison d'Asma n'avait pas de chambre supplémentaire, en dehors de la leur et de celle qu'occupaient leurs deux enfants de huit et onze ans, Elian et Céline. Tudert avait refusé fermement d'occuper la chambre des enfants qu'Asma projetait de transférer au salon. L'appartement d'Asma et Salim était fonctionnel mais plutôt exigü. Deux de leurs valises étaient toujours dans le couloir, à côté du réduit à chaussures, faute de place de rangement. Elle et Bassam ne pouvaient rester plus longtemps.

Un kabyle qui travaillait avec Asma à l'hôpital Hôtel-Dieu avait

déménagé et les avait recommandés au propriétaire. Cette attention ne semblait pas suffire puisque Asma avait dû cosigner le bail de location, se portant comme garante de ses amis. Le propriétaire n'était pas rassuré du fait que personne chez les nouveaux locataires n'avait encore d'emploi.

Ils commençaient à entamer le pécule ramené du pays qui s'élevait à quatorze mille dollars. Ils ont remis une avance d'un mois au propriétaire, soit six cent cinquante dollars. Ce sera désormais la somme qu'ils devront payer chaque mois pour avoir un toit au dessus de leur tête. Il a fallu acheter deux tables, une pour le salon et une autre pour la cuisine, des chaises et un lit à deux places. Ils trouvèrent chez un revendeur de la rue Jean Talon, pour neuf cent dollars, une cuisinière et un réfrigérateur d'occasion. En l'espace de 10 jours, ils dépensèrent quelques deux mille six cent dollars, car il a fallu acheter aussi quelques vêtements, les cartes de transport et la nourriture.

L'appartement se composait d'une chambre, un salon, une vaste cuisine et une salle de bain. Il y avait aussi un petit balcon.

Tudert sortit sur le balconnet qui donnait sur un grand arbre, dont les branches dénudées s'avançaient jusqu'à l'immeuble. Il faisait un beau soleil trompeur, le froid était vif et déposait sur le visage de Tudert ses caresses glacées. Bassam la rejoignit, leurs mains se rencontrèrent dans un geste instinctif et tendre. En face, des voisins s'affairaient autour de leur voiture, sans un regard pour eux. En Algérie, tout le monde observait tout le monde. Ils eurent conscience soudain qu'ils ne verront plus les mêmes personnes

autour d'eux, ni les mêmes rues, ni les mêmes arbres. Ils sentirent qu'eux-mêmes n'étaient déjà presque plus les mêmes personnes, ils ne se reconnaissaient pas, pas encore, dans ces maisons, ces arbres, ces voisins qui ne les regardaient pas. Et ce froid qui les assaillait, omniprésent et cruel.

-Je me rends compte soudain comme sont importantes toutes les choses qui nous environnent pour notre identité. Les oiseaux, les montagnes de notre pays natal font partie de moi. Je me sens ici comme amputée de tout ça. Je ne suis déjà plus la même.

Bassam resserra l'étreinte de sa main, joua avec les doigts de Tudert.

-C'est juste une impression, nous ne sommes qu'à nos débuts. Notre identité évoluera, c'est certain. Mais nous protégerons l'essentiel, ce qui fait vraiment notre personnalité.

Pour le moment, ils se sentaient comme perdus dans ce silence étrange, étranger à leurs oreilles habituées aux bruits multiples de la rue, aux cris des voisins qui se chamaillaient pour des prunes, aux piailleries des enfants. Rien ne sera plus jamais comme avant, tous les deux en étaient sûrs.

Bassam libéra la main de Tudert. Il tambourina sur le fer du balcon :

- Je vais commencer à chercher du travail.

Tudert se tourna vers lui.

-Mais il faudra attendre que ton équivalence nous parvienne. Tu pourras ensuite déposer ton CV, tu as travaillé longtemps en Algérie. Tu as beaucoup d'expérience en conception de projets et

en suivi technique sur le terrain.

- Il paraît que si je trouve un emploi, l'équivalence sera délivrée plus vite. Je vais donc me hâter de chercher.

- On demandera à Asma de nous dire comment faire, dit Tudert. Mais il paraît que le mieux est d'attendre d'être dans le B.S., le bien être social, pour pouvoir bénéficier d'une formation gratuite. Ce sera plus facile d'entrer en emploi par la suite. C'est ce que m'ont dit toutes les algériennes que j'ai rencontrées ici. Ne te presse pas, on vient juste d'arriver. Un mois, c'est rien.

-Tu es courageuse, toi, comme toujours, dit Bassam.

Il s'approcha et déposa un baiser furtif sur la joue de Tudert.

-Tu es fou, quelqu'un peut nous voir!

Bassam éclata de rire.

-Nous ne sommes pas en Algérie, Tudert, voyons! Les gens s'embrassent ici même dans les bus, ça ne choque personne.

Quelques jours plus tard, Bassam se retrouva au séminaire pour nouveaux arrivants organisé au centre local d'emploi. Il jeta un regard circulaire sur les présents. Il y avait des femmes et des hommes, de différentes provenances, de tous âges. Il se rappela les réunions de travail en Algérie. Là-bas, sa parole avait tout le poids de son diplôme et de son expérience, il était écouté et respecté. Ici, il était redevenu un élève, il redémarrait sa vie à zéro. L'animatrice commença la séance. Elle leur montra les attitudes, les astuces censées leur permettre de décrocher un travail.

Pour Bassam, il y avait quelque chose de malsain dans cette

opération de maquillage auquel les candidats étaient obligés de se soumettre pour essayer de décrocher un emploi. C'est comme si les véritables compétences étaient mises en sourdine au profit du paraître, du savoir parler, du bluff, comme si le vrai était escamoté par le superficiel.

-On nous dit que sont les compétences qui comptent, pas les diplômes. Moi, j'ai le diplôme et l'expérience. Et pourtant, Madame, les premiers employeurs auxquels j'ai transmis mon cv ne semblaient pas du tout apprécier ma longue expérience comme ingénieur en bâtiment. Qu'on me mette à l'épreuve! J'ai conçu et supervisé des dizaines de projets dans mon pays.

La conseillère, une dame d'origine haïtienne très empathique, n'avait plus que la consolation de son large sourire.

-Tu sais, Bassam, il ne faut pas baisser les bras. Mais parfois, je sais que c'est très difficile pour un nouvel arrivant, car les employeurs exigent une expérience québécoise que tu n'as pas encore. Il ne faut pas te décourager, continue à envoyer ton CV, il y aura bien quelqu'un qui sera intéressé par tes compétences.

- Madame, les employeurs et le gouvernement savent très bien qu'un nouvel arrivant ne peut pas avoir d'expérience québécoise! Il y a quelque chose qui m'échappe dans cette affaire.

À la maison, l'atmosphère commençait à devenir lourde, tendue. Tudert sentait que son mari était découragé par ses premières recherches infructueuses, et cela se ressentait déjà sur son humeur.

Ils étaient au Québec depuis maintenant un mois et demi. Et l'argent ramené du pays commençait à fondre sous les dépenses dont certaines étaient imprévues, comme cette consultation médicale et ces médicaments qu'ils ont dû payer pour un montant faramineux de trois cent quatre vingt cinq dollars, car ils n'avaient pas encore reçu leurs cartes d'assurance maladie.

Bassam consultait méthodiquement les annonces dans les journaux gratuits qu'il amenait tous les jours à la maison. De nombreux dépliants du centre local d'emploi encombraient la table. En quelques jours, il avait soumis sa candidature à toutes les entreprises liées de près ou de loin à son domaine de compétence. En vain, il ne recevait toujours pas de réponse positive. Il se rappelait sa conseillère en emploi qui lui répétait :

-Il faut te vendre, Bassam, montrer le meilleur de toi, montrer que tu es apte.

-Me vendre! se disait-il à voix basse, me vendre! La belle affaire!-

Il trouvait drôle de se voir considéré comme une marchandise, mais aussi assez dévalorisant. Pourtant, il avait rédigé plusieurs modèles de CV, en fonction des compétences qu'il fallait mettre de l'avant, de façon à correspondre aux exigences particulières de chaque employeur. Il en arrivait parfois à être irrité et se retrouvait à taper du point sur la table, quand il en discutait avec Tudert.

-Je suis la même personne et je sais concevoir et suivre la

réalisation d'ouvrages. Je sais le faire et plutôt bien, que diable! disait-il à haute voix. Tous ces différents CV, ce sont des jeux de mots, du maquillage, on me pousse au mensonge, à me travestir! Et de toute façon, on ne me répond même pas!

Un jour, il reçut une réponse lapidaire dans sa boîte courriel: -comblé dsl-. Il comprit que son correspondant lui signifiait que le poste était déjà pris. Il n'avait même pas pris la peine d'écrire une phrase.

-Comblé dsl, comblé dsl...répétait-il à haute voix au salon. Même pas un bonjour!

- Calme-toi, Bassam! Calme-toi, voyons! lui avait dit Tudert qui l'avait entendu de la cuisine. Tu finiras bien par trouver du travail, mais garde ton calme. Si tu t'empportes comme ça, ça ne marchera pas.

Il poussa un soupir, s'affala sur le fauteuil et alluma machinalement la télévision. Ils avaient acheté une petite antenne d'intérieur pour capter les chaînes gratuites. Ils réussissaient à capter deux chaînes locales, parfois trois. Mais il arrivait que les images deviennent floues, parfois c'était le son qui faisait des siennes. Ils ne pouvaient pas pour le moment se payer un abonnement chez un distributeur de télévision, c'était trop cher.

IV

Tudert, informée par Asma et les amies qu'elle se faisait au hasard de ses rencontres à Montréal, se rendait régulièrement chez les associations de bienfaisance, pour ramener de la nourriture et économiser le plus possible. Mais elle était gênée, se sentait mal dans la peau de mendiante. Parfois, elle retrouvait des gens de sa connaissance, comme Ali, ce cadre à la banque dans son pays d'origine dont elle vit le visage décomposé et tellement peiné d'avoir été reconnu. Il eut le sourire gêné d'un garçon pris en faute. Ou bien Razika d'Aourir, le même village qu'elle. Elle était depuis plusieurs années à Montréal, elle était venue seule en immigration car elle était encore célibataire. Tudert se souvint de l'envie, et même la jalousie, que le départ de Razika avait suscitée dans son entourage. Partir au Canada était prestigieux et tellement envié. De la voir aujourd'hui dans la file de ces gens attendant la charité rendit Tudert anxieuse. Ce fut comme un rêve qui s'effritait, une illusion qui se dévoilait cruellement. Ah! Si les gens qui avaient tant envié son départ pouvaient la voir en ce moment! Ils tomberaient des nues.

Elle ne travaillait donc pas? Pourquoi était-elle dans le besoin après tant d'années au Québec? Razika, au visage vidé de sa joie, lui apprit qu'elle était en formation après avoir quitté son emploi

de nuit et n'avait qu'un crédit bourse comme revenu.

-J'ai travaillé de nuit pendant deux ans, mais je n'en pouvais plus. Je suis une mauvaise dormeuse diurne et je ne récupérais pas. J'étais devenue tellement nerveuse. J'ai dû arrêter.

-Tu as drôlement maigri, Razika.

Razika la regarda, et Tudert vit les efforts qu'elle faisait pour réprimer ses larmes. Elle passa un bras autour de son épaule. Elle sentit les os à fleur de peau, les vibrations de son être, comme un oiseau dont le petit cœur bat dans la main.

-Nous affronterons ce nouveau monde, Razika, et nous en sortirons victorieuses.

Razika lui donna son numéro de téléphone et son adresse. Elle habitait un petit appartement en sous-sol à Montréal Nord.

-Passez me voir, toi et ton mari, quand vous voudrez. Je suis très contente de te retrouver ici. Je voudrai te demander une chose, Tudert.

-Oui, Razika.

-Tu es mon amie, ne dis à personne, s'il te plait, que tu m'as vue ici quêter de la nourriture. Je ne voudrai pas que les gens, là-bas au village, le sachent.

-Promis, Razika, mon amie. Oui, je sais, les yeux du village nous suivent partout.... Tu peux compter sur moi.

Tudert la regarda partir, un sac de provisions dans chaque main, la tête basse, fragile comme un arbuste déraciné et replanté ailleurs, un oiseau débandé dans son vol incertain et solitaire.

Tudert essayait de se rassurer, elle savait que cette période avait été vécue par presque tous les immigrants. Tout le monde lui avait dit que ça ne durait qu'un temps. Cette misère devenait plus supportable du fait qu'elle était commune et passagère. Oui, mais Razika alors? Ca fait des années qu'elle est ici et elle est encore au plus bas de l'échelle. Mais elle, Tudert, n'accepterait pas de végéter dans la misère. Pour cela, elle savait que seule une formation dans un secteur à bonne employabilité pouvait lui assurer un avenir au Québec. Il fallait dénicher cette formation libératrice.

V

Un peu plus de deux mois après l'arrivée du couple au Québec, le moral de Bassam était au plus bas. Il n'avait toujours pas trouvé de travail et ses espoirs s'érodaient de jour en jour. Il avait écrit partout, rempli des dizaines de formulaires d'embauche. Il avait répondu présent à toutes les convocations des services dépendant du gouvernement, suivi les séminaires prévus sur l'emploi. Il avait pourtant reçu l'équivalence de ses diplômes qu'il avait jointe à ses demandes. Tous ses efforts n'étaient pas couronnés de succès. Il était toujours sans emploi. Et il savait que l'argent viendrait à manquer puisque ce qui était pris au fur et à mesure de la cagnotte ramenée d'Algérie n'était pas remplacé. Combien de temps pourront-ils tenir? Comment payeront-ils le loyer si ni lui ni Tudert ne trouvait de boulot dans trois ou quatre mois? Bien sûr, il y avait Asma qui ne les abandonnerait jamais. Mais ils ne pouvaient pas se résoudre à être un boulet pour Asma, elle les avait déjà tant aidés. Une impression douloureuse de précarité, d'incertitude ne le quittait plus. Très angoissé, Il se surprenait parfois à parler tout seul dans la rue, sous le regard étonné de quelque passant.

-Suis-je en train de devenir fou?